

La lecture, fut-elle celle d'albums, devant être chose sérieuse toujours et instructive souvent, le rire et l'humour dans la littérature de jeunesse sont rarement, sinon jamais, abordés. On lira donc avec intérêt ce texte d'Yvanne Chenouf, transcription d'une conférence qu'elle a donnée le 5 avril dernier à Clermont-Ferrand pour l'association *Tant qu'il y aura des livres*.

L'intelligence heureuse ou le parti d'en rire

« *Dans les contes, ils ont pas le temps de rire : le livre se finit toujours avant.* ». Une élève de CP, Centre Paris Lecture

Malgré son importance dans les livres de jeunesse, l'humour n'est pas pareillement accessible aux enfants qu'on espère souvent rallier à la lecture par ce moyen-là. Le rire n'obéit pas aux mêmes ressorts selon l'âge, le milieu social et l'appartenance culturelle¹. C'est un obstacle d'importance pour la compréhension dans la mesure où il fonctionne sur des implicites qui renvoient à des références inégalement partagées : « *humour tend souvent à désigner un ensemble de codes, et joue le rôle de signe de reconnaissance.* »²

Il y a des degrés dans l'humour et souvent les critiques utilisent des nuances pour qualifier celui qu'ils aiment et qui les distingue : *humour très fin, loin de la vulgarité...* Les enfants, moins scrupuleux, trouvent facilement matière à rire et leur gisement privilégié se trouve sans conteste dans la Bande Dessinée. La communauté des rieurs n'est donc pas homogène et si, pour les uns, le rire est une distance, c'est un franc abandon pour les autres. Ainsi l'écart de ces positions devient-il parfois infranchissable, insaisissable. Tandis qu'il est de bon ton dans l'Éducation nationale de fustiger le plaisir de lire, les livres humoristiques fleurissent et plaisent à divers prescripteurs qui en recommandent non seulement la lecture mais aussi l'appréciation. Élitiste, le rire ? Manquait plus que ça.

De l'humeur à l'humour

Humour étant originellement relié à la notion d'*humeur*³, il convoque souvent des réactions primaires, si anciennes et si partagées (installées), qu'elles semblent fonctionner « naturellement ». Les personnages⁴ en sont souvent les meilleurs vecteurs (l'excentrique, le bouffon, le burlesque, le cocasse, le distrait, celui qui se casse la figure, qui reçoit une tarte sur la gueule, le gros, le bête, le moche - tout cela se mettant au féminin mais pas sûr que les filles déclenchent aussi fréquemment le rire...) Il suffit qu'un tel « héros » apparaisse pour que l'humeur se mette en joie⁵. Ces personnages, monolithiques (Charlot *est* Charlot, Bécassine *est* Bécassine, Les Dalton *sont* les Dalton...) restent les mêmes en toute situation, entiers, sans adaptation possible avec le contexte et c'est le décalage que leur seule pré-

¹ PERROT Jean (sous la dir.), *L'humour dans la littérature de jeunesse*, Inpress, 2000 : « Les enfants d'Espagne, de Grande-Bretagne, de Grèce ou de France sont-ils sensibles au même type d'humour ? Sur quelles références culturelles, sur quelles techniques, sur quels ressorts l'humour fonctionne-t-il dans la littérature de jeunesse ? »

² *Dictionnaire culturel en langue française*, dirigé par Alain Rey, Le Robert, p.1736

³ « Lorsqu'une qualité particulière/Possède un homme à tel point qu'elle force/Ses sentiments, ses esprits, ses talents/Leurs flux mélangés, à s'écouler tous dans le même sens./Alors oui, on peut dire qu'il y a là, un humour. » Robert Escarpit, *L'humour*.

⁴ DECÉAU Laurence, *Ces héros qui font lire*, Hachette Éducation, 1994

⁵ Voir, par exemple, la mine réjouie des enfants lorsqu'ils voient apparaître les poussins dans les albums de Claude Ponti : dans *Mille secrets de poussins*, pp.220-221 (pagination déjà impossible dans un album), sur 6 vignettes on a mille raisons de rire : spontanément, ce sont les vignettes du bas gauche et droit qui font rire (à la cantine, les poussins se jettent la nourriture à la figure et ça y va !), la vignette supérieure, page de gauche, est risible après-coup (lorsqu'on se rend compte, par exemple, qu'elle est réversible et qu'on dénombre les acrobaties que font les poussins pour s'alimenter) ; enfin, habitués aux ambiances de cantine, les adultes sourient en observant la vignette supérieure, page de droite : les poussins diaboliques sont trop polis pour être honnêtes. Ils en préparent une, c'est sûr. Les enfants, eux, attribuent à cette image une valeur de bonne tenue à table.)

sence installe qui va devenir cocasse et contagieux. Introduisez Gaston la Gaffe dans l'univers feutré du Petit Prince et, immédiatement, le lyrisme est atteint de ridicule.

Les héros de séries sont aptes à faire saisir l'humour dans la mesure où leurs comportements figés sont attendus, anticipables, appréciables à l'avance : la situation où ils apparaissent devient lisible (et risible) à l'aune de leurs traits de caractère. Mais il n'est pas sûr que la série soit pour autant un genre plébiscité à l'école, sa répétitivité étant souvent associée à un manque d'originalité, un excès de facilité commerciale. Pourtant, des auteurs talentueux font des séries d'humour, initiant leurs lecteurs à placer des distances avec les choses de la vie, et à aimer le faire.

■ **Ranelot et Bufolet**⁶, Arnold lobel, *L'école des loisirs*

Dans la *Veillée de Noël*, Bufolet attend Ranelot qui ne vient pas. L'horloge ne fonctionne pas mais pourtant Bufolet sait que son ami est en retard. Il imagine le pire : qu'il soit tombé dans un trou, perdu dans le bois, poursuivi par un animal. Il s'alarme et s'arme pour aller à sa recherche. Dehors, il croise Ranelot qui explique son retard par le temps mis pour emballer le cadeau qu'il destinait à son ami : une horloge.

Les compères de Lobel⁷ sont connus pour leurs difficultés à accepter un contexte contraire à leurs attentes (le printemps met trop de temps à venir, impossible de remplacer le bouton de sa veste par un bouton qui n'est pas exactement le même, paralysie totale dès lors que le vent a emporté la liste des choses à faire...) ⁸ Leur entêtement à vouloir résoudre leurs problèmes pour retrouver le caractère idéal d'une situation dégradée, leur maladresse à s'exécuter (envoyer dans l'urgence du courrier à Bufolet triste de n'avoir jamais de lettre mais confier la mission à un escargot, se mettre dans tous ses états pour divertir Bufolet migraineux et finir par en tomber malade...) sont à l'origine de récits amusants ⁹ dont la chute, brusquement conciliante, apporte une note d'*humour* plaisante ¹⁰.

L'humoriste : L'auteur de personnages humoristiques devient alors un *humoriste* ayant le sens des « types humoraux » et des situations appropriées. À chaque rencontre, le lecteur qui est familiarisé avec cet univers voit s'ouvrir devant lui un horizon spécialement joyeux et adapte, à son insu, ses comportements de lecture à la tâche attendue. ¹¹

Philippe Corentin dispose d'une large palette humoristique immédiatement plébiscitée par les jeunes enfants conduits à prendre du plaisir avec ses aventures sans jamais oublier leur condition de lecteurs et ses propriétés.

■ **Plouf !** : dans cet album au format caractéristique du puits où sombrent d'infortunés personnages, la grenouille n'a pas d'autre rôle que celui de témoin compatissant aux misères des victimes. Elle quitte son observatoire dès qu'elle risque de devenir la seule proie du loup ayant raté toutes les autres. Elle quitte alors le lieu de l'histoire à l'image du lecteur qui, autre témoin des échecs du loup, doit fermer le livre à l'ultime chute, celle de l'aventure.

■ **L'ogre, le loup, la petite fille et le gâteau** : grâce à la mise en page où des feuillets (moins larges) s'intercalent entre les pages ordinaires, le lecteur participe aux choix de l'ogre (qui emporter sur l'autre rive pour qu'aucun mets ne lui échappe ?). La réponse est au dos. À chaque tourne de feuillet, il confronte son choix à celui de l'auteur avec qui il entre dans un jeu de devinette. Il participe, sans le savoir, aux questions d'écriture, statuant sur les écarts entre ses propres options et celles du livre.

■ **Machin Chouette** : impossible, au début de ce récit, de savoir qui est ce narrateur si hostile au chien (le chat, la fille, le garçon, le père, la mère ?). Le lecteur avance tout en essayant de deviner qui parle : quand il y parvient, assez loin dans le récit, il comprend la perfidie du chat, narrateur dévoilé : dominé par le chien (qui va même jusqu'à lui





piquer son fauteuil), le chat n'a pas d'autres solutions que de délivrer sa rancune de manière anonyme.

■ **Mademoiselle Sauve-qui-peut** : après avoir été la victime d'un « petit chaperon rouge » déluré, le loup s'inquiète auprès de la grand-mère dont il est l'hôte du réel départ de sa tyrannique petite fille. La grand-mère l'assure de la fin de l'aventure puisqu'on est à la fin du livre...

« Ça y est, elle est partie ? » s'inquiéta le loup.

« Mais oui », dit la grand-mère.

« Pour de vrai ? »

« Mais oui, te dis-je. C'est la fin de l'histoire et puis de toute façon c'est la dernière page... »

« Ouf », fit le loup. « Quelle histoire !... »

■ **Pipioli la terreur** : l'auteur (Philippe Corentin en personne) est mis en difficulté par ses personnages, les souris, qui acceptent de coopérer à sa création à condition qu'il se montre pacifique. On rit de voir ce solitaire, bourru et mélancolique, qu'est l'auteur, tenter de réaliser ses dessins aidé de ses modèles déterminés à l'aider mais pas à se faire croquer.

L'humour de ces auteurs (Lobel et Corentin) piste d'album en album l'incapacité à se refaire : mieux vaut rire de ce qu'on est au lieu que d'en pleurer.

L'humour de soi

L'humour de soi réunit une double critique, celle du monde dans lequel on vit et celle de sa personne inapte à trouver son confort dans ce monde et refusant tout sacrifice de soi-même : « aussi, pour concilier tout, [cherche-t-on] à penser par les

⁶ Nous avons consacré une partie des Lectures Expertes n°4 à ce tandem : pp. 19-43

⁷ Même si Bufolet a l'air plus faible et dépassé par les situations, si Ranelot semble plus volontaire, bien que maladroit, aucun des deux ne porte seul le pouvoir de faire rire. C'est le couple qui fonctionne et Arnold Lobel déclarait : « Quand Ranelot parle à Bufolet, c'est moi qui parle à moi-même. », Sophie Chérier, préface à Hulul et compagnie, L'école des loisirs, 2001, p. 5

⁸ « Le Printemps », « La Liste », « Le Bouton », dans le recueil Ranelot et Bufolet.

⁹ Voir aussi une nouvelle série de Kitty Crowther, chez Pastel (Poka et Mine) : Les nouvelles ailes, Le réveil.

¹⁰ Pour Arnold Lobel « les histoires sont des bras tendus, des caresses et des murmures. Les histoires sont des desserts. Les histoires sauvent la vie. Il peuple les siennes de feux de bois, de bons fauteuils, de livres et de bouquets de fleurs, de rondeurs, de douceurs, d'amitiés idylliques... », Sophie Chérier, déjà cité, p. 5

¹¹ « Le texte nouveau évoque pour le lecteur (ou l'auditeur) tout un ensemble d'attente et de règles du jeu avec lesquels les textes antérieurs l'ont familiarisé et qui, au fil de la lecture, peuvent être modulées, corrigées, modifiées ou simplement reproduites. », JAUSS Hans-Robert, Pour une esthétique de la réception, Gallimard, 1978, pp. 50-51

mêmes concepts et son propre sentiment et le monde extérieur. Ces concepts seront donc en désaccord tantôt avec la réalité extérieure, tantôt avec la réalité intime (...)»¹² On tente alors de rire de ce qui met sur la touche ou de ceux qui sont mis sur la touche (ou qui mettent sur la touche), dans une recherche assez désespérée d'un accord entre soi et l'ordre du monde. L'humour traduit la vanité de vouloir maîtriser le cours de la vie. Quand ils sont réussis, ces ouvrages provoquent chez les plus âgés un rire plus profond, dû à l'expérience.

■ **Anton et les filles**¹³ : Anton (un tout petit garçon) est sûr de lui en arrivant au square. Mais, malgré le déploiement de ses avantages (son seau, sa pelle, sa voiture, son chapeau...), les filles, dans le tas de sable, ne le regardent pas. Alors, il accumule les exploits, dans la même indifférence. Il prend de plus en plus de risques et finit par se blesser. Les filles, alors, se préoccupent de lui, le dorlotent, l'intègrent à leurs jeux à sa grande satisfaction... jusqu'à ce qu'apparaisse, plus grand, plus fort, plus beau et mieux équipé... Lukas ! Le rire naît à la vue de la tête dépitée d'Anton.



Ce type d'humour fait rire de ses propres fractures, de l'écart entre ce qu'on voudrait être et la seule image de soi qu'on parvienne à donner ; il traite des contradictions du monde sans vraiment croire à leur disparition. Parmi les nombreuses collections philosophiques parues ces dernières années, quelques-unes ont fait le pari de l'humour, excellent à passer du sens au non-sens, dévoilant l'absurdité de la vie et renonçant à la résoudre. Le rire accompagne à bas bruits la douleur de devoir mourir qui se garde en silence.¹⁴ Lorsqu'il met en scène le corps malade, le corps réparé, le sujet hospitalisé, Thierry Dedieu se départit rarement d'un humour qui aide, non pas à comprendre la douleur (qui reste inacceptable), mais à prendre la vie avec la douleur.¹⁵ Car l'être humain n'est pas réductible à un ensemble d'humeurs, c'est juste un être conscient, prisonnier de sa condition humaine. L'humour peut alors apparaître comme un élégant refus d'anticiper la chute tout en la sentant présente.

L'humour (de) fin

L'humour est alors une sorte de fair-play qui valorise celui qui, sans honneur, se bat, contre l'infini : « ...l'humour, art des surfaces et des doublures, se contente de doubler l'apparence d'une autre apparence et de différer la décision de vérité. Il détruit les fausses prétentions, non en les traduisant devant le tribunal de la vérité, mais en flanquant chaque prétention de son double. »¹⁶ Souvent, des albums « bon enfant » se ferment de manière troublante, provoquant chez leur lecteur (à qui il appartient d'explicitier les conclusions) un rire jaune. *In extremis*, ils montrent l'envers des choses pour que « la conscience de soi ne devienne pas purement

et simplement la bonne conscience, la bonne 'mauvaise conscience'... »¹⁷
Les retournements sont aujourd'hui multiples à la fin des récits qui, autrefois, se bouclaient dans une formule béate.

Dans *Le géant de Zéralda*, l'ogre épouse la fillette qui l'a aimé avec ses talents de cuisinière. Le couple a tout une tripotée d'enfants tous aussi gentils les uns que les autres mais le dernier tient dans son dos un couteau et une fourchette comme s'il reprenait, en douce, les armes du père. Quelques années plus tard, dans *Le déjeuner de la petite ogresse*, l'héroïne dévore des garçonnettes qu'elle capture dans des cages faites de branches. Devenue amoureuse de l'une de ses victimes, elle l'épouse, mettant au monde un bon nombre d'enfants propres : au bois, la dernière ramasse des branches et traîne une cordelette : elle finira comme sa mère.¹⁸ Une manière humoristique de traiter du déterminisme familial, de la mort et de ne pas ternir la réputation littéraire de l'ogre.

L'humour noir n'est pas loin, mêlant étrangement divers sentiments : plaisir de la revanche, peur de ce qui est inconsciemment redouté et qui reste difficile à révéler clairement.

Dans *Crapaud*, Ruth Brown (Gallimard) s'amuse, à l'écrit, à dépeindre les mauvais côtés du batracien (monstrueux, visqueux, pullulant, dégoûtant...) tout en faisant discrètement intervenir un redoutable prédateur derrière les branches, dans ses images. Beurkkk !!! fait le dinosaure en recrachant le crapaud qui retombe à l'eau en exhibant un sourire... monstrueux ! Revanche de celui qui, moche, sale, puant restera sur terre bien après le diplodocus.

Rascal excelle avec les conclusions mortifères : « nous t'attendons », crie un couple du fond de la forêt à un petit poussin cherchant désespérément ses parents depuis le début du récit. Il s'agit de loups attablés pour un pique-nique et munis de couteaux et de fourchettes et d'un sourire réjou.

« Moi, je t'aime comme tu es », murmure le loup à l'oreille du lapin qui cherchait un ami végétarien et refuse ce loup-là qui a fermé la porte à double tour, éparpillé les fleurs rouges sur le sol et embrasse goulûment en aspirant la joue.¹⁹

Dans *Les loups*, chez Kaléidoscope, Émilie Gravett met encore en scène un loup et un lapin. Ce dernier vient d'emprunter un livre sur les loups à la bibliothèque. Si absorbé par sa lecture, il ne s'aperçoit pas de la présence du fauve,

derrière lui. Au moment où il lit que « *Les loups mangent aussi de petits mammifères comme des castors, et des...* » il comprend mais trop tard. Sur la double page suivante, le livre de la bibliothèque est griffé, déchiré, dépecé... On meurt de rire ou on rit en larmes ? Pas de quoi s'affoler dit le narrateur qui rappelle aux âmes sensibles qu'en fiction diverses possibilités existent : par exemple, le loup serait un végétarien qui n'aurait croqué qu'une tartine de confiture avec le lapin. Ouf ! Mais alors pourquoi tout ce courrier non relevé sur le paillason du lapin et, parmi les enveloppes fermées, cette enveloppe non collée. On l'ouvre : la bibliothèque envoie une lettre de rappel pour le livre non rendu. De deux choses l'une. Soit le loup a mangé le lapin (on rit jaune), soit le lapin est parti en vacances avec le loup (on rit clair). Mais, troisième solution : un livre déchiré comme ça, jamais la bibliothèque elle va le reprendre, disent les enfants qui, à la place du lapin n'auraient pas rapporté le bouquin. On ne rit plus du tout.

Avec humour

L'humour, contrairement à l'ironie témoigne souvent d'une indulgence pour la chose moquée : « *C'est vraiment le 'sourire de la raison', non le reproche ou le dur sarcasme (...) l'humour compatit avec la chose plaisantée ; il est secrètement complice du ridicule, se sent de connivence avec lui.* »²⁰ Si l'ironie recherche la valorisation de son propre jugement, l'humour laisse au public à qui il s'adresse la possibilité (ou l'illusion) de faire sien le trait d'humour ; l'humour affilie les rieurs et partage généreusement l'angoisse existentielle en laissant échapper volontairement l'insaisissable.²¹

¹² SCHOPENHAUER, Le monde comme volonté et comme représentation, supplément au livre premier, p.781

¹³ KÖNNECKE Ole, L'école des loisirs

¹⁴ IWAMURA Kasuo, *Les Réflexions d'une grenouille, Les Nouvelles réflexions d'une grenouille*, Autrement

¹⁵ DEDIEU Thierry, *Clown d'urgence*, Seuil

¹⁶ PROUST Françoise, *Histoire à contretemps*, Cerf, coll. Passages, pp.159-161

¹⁷ idem

¹⁸ UNGERER Tomy, *Le Géant de Zéralda*, L'école des loisirs / VAUGELADE Anais, *Le Déjeuner de la petite ogresse*, L'école des loisirs

¹⁹ RASCAL & ELLIOT Peter, *Poussin noir, Pastel / Ami-Ami*, Rascal & Stéphane Girel, L'école des loisirs

²⁰ JANKELEVITCH Vladimir, *L'ironie, ou la bonne conscience*, flammariion, coll. Champs, 1991, chap. III, § 4

²¹ « *Humour c'est amour, ironie, c'est mépris.* », Dominique Noguez

■ Dans **Papa se met en quatre**²², le père « décide » ses enfants de nettoyer la maison de fond en comble pour égayer le retour de la mère partie chez le dentiste. Tout le monde s'acharnera sur une tâche résistante sans jamais pouvoir la réduire même le père qui lutte jusqu'au petit jour : ce n'était que l'ombre du papier tue-mouches sur le plancher.

■ Dans **Victor Hugo s'est égaré**²³ le grand écrivain, perdu dans la forêt, est recueilli par une famille d'ânes qui le confondent avec Lamartine. Piqué au vif, il décide de leur déclamer son (long, très long) poème sur le crapaud. Au début polis, les enfants s'interrogent sur cette langue qu'ils ne comprennent pas puis il quittent la table bien que le narrateur, sous la vignette, traduise en langage vulgaire la longue tirade. Finalement Hugo s'échauffe, les parents se lassent, les enfants vont et viennent dans une salle à manger saccagée avant qu'on ne reconduise le poète chez lui. Est-ce l'effet du champagne ouvert en début de récit mais toujours est-il que la langue a perdu les pédales, ne maîtrisant plus rien de toutes ses immenses possibilités.

Le privilège de l'humour

Les jeux de mots : Qu'il s'agisse du personnage, du jeu discret de l'image et du texte, du texte décalé l'humour a à voir avec un certain type de fonctionnement du langage, l'humour est un langage : « *On pourrait donc définir l'humour comme la liaison du signifiant d'un autre signifié avec le signifié d'un autre signifiant. C'est là ce qui fait sa duplicité.* »²⁴ L'humour ouvre, de l'intérieur du langage, à quelque chose qui se situe hors du langage.

■ Dans **Bizarre... bizarre**²⁵ Monsieur Monsieur et Mademoiselle Moisselle se rencontrent sous une branche de Charmilla Moremilla. Il se serrent la main et chacun repart chez lui avec un bras en moins. Ils retournent sous l'arbre et repartent chez eux avec une jambe en moins... et ainsi de suite.

- « *C'est vraiment bizarre* », pense Monsieur Monsieur, de retour chez lui, « *je laisse beaucoup de moi-même sous cette branche de Charmilla.* »

- « *C'est vraiment bizarre* », pense Mademoiselle Moisselle, de retour chez elle, « *je laisse beaucoup de moi-même sous cette branche de Charmilla.* »



